

## LE BAMBOU A BASCULE

L'objet était fait d'une forte tige de bambou d'environ un mètre cinquante ou deux mètres, soigneusement fermée à sa base et dont la moëlle intérieure avait été évidée. L'autre extrémité taillée en biseau et ouverte était placée sous un filet d'eau au débit naturellement variable selon les moments de la journée, les jours de la semaine, les saisons. Inclinée à quarante-cinq degrés, la tige de bambou était posée en son milieu sur une fine branche transversale, sans doute une tige de bambou, elle-même supportée par deux autres branches verticales terminées en fourches et plantées dans le sol. La base de l'objet reposait sur une pierre poreuse, rougeâtre de forme circulaire et creusée en son centre. L'eau qui coulait dans le bambou le remplissait lentement mais lorsqu'elle atteignait un niveau légèrement supérieur à son support, se vidant en un instant dans le courant du ruisseau, il basculait pour retomber en frappant d'un coup sec la pierre de sa base et la faisant ainsi résonner. Parfois, mais pas toujours, il rebondissait, mais le deuxième coup était plus léger et le son plus « flûté ». On aura compris que le temps de remplissage de l'objet était à peu près (mais à peu près seulement) le même, mais d'un exemplaire à un autre — nous en avons vu trois ou quatre — il pouvait grandement varier selon l'importance du débit de l'eau et selon la taille de l'objet. Celui de la villa de retraite du poète-ermite avait été situé — comme d'ailleurs tous ceux que nous avons vus — au fond du jardin, à sa lisière, à peine discernable dans le fouillis de la végétation luxuriante qu'entretenaient la douceur de l'air et l'humidité du lieu. On pouvait s'asseoir sur un banc de pierre, de l'autre côté du ruisseau auprès du jardin de sable, pour le regarder et attendre ainsi délicieusement le bref moment de la « catastrophe » et le choc sur la pierre (parfois deux) et l'éclat sonore qui l'accompagnait.

Notez que le renversement (et le reversement de l'eau au ruisseau) advient toujours par nécessité mécanique. Celle-ci admet cependant d'infimes variations : ce sont elles qui aiguisent l'attente jusqu'au vertige et mettent le cœur et la pensée en émoi, pour peu qu'en fin d'après-midi, quand les oiseaux sont plus discrets et les bruits plus rares, vous vous borniez à regarder l'étrange objet, étrange et tout simple — on

en conviendra — à la lisière du jardin, auprès du ruisseau, dans la villa de retraite du poète-ermite. Ce qui capte l'attention, ce qui attire la pensée, ce qui fascine, ce n'est pas tant le dispositif du bambou à bascule que ce fil du temps, ce mince fil du temps, aussi mince, aussi clair, aussi vide que le filet d'eau coulant dans la tige, *coupé* à intervalles presque réguliers par une catastrophe sonore et inexorablement *repris* dans l'attente sans surprise de l'autre, presque semblable, qui la suivra : un fil de temps dévidé autour de nœuds de vidange ; ou encore un remplissement, un accomplissement de plénitude — notez que ces mots ne sont point ici de « grands » mots, des métaphores philosophiques, ils disent, ils décrivent des opérations simples — dont toute *la fin* est de coïncider un instant avec *sa fin*, son évidemment, son vide ; ou encore une vacuité, une « apérité » dont tout le temps, dont toute la durée, dont tout le néant — « pas encore, pas assez » — consiste lentement, paisiblement, tragiquement à s'anéantir, c'est-à-dire à se remplir, à s'accomplir. Curieusement, étrangement, cette attente sans surprise, tout ce temps perdu et gagné ne prend valeur, n'acquiert poids et densité, ne trouve sens que par la brève coupure du plein qui se vide, d'un coup, que par le court suspens de la catastrophe, que par l'éclat sonore du choc sur la pierre poreuse et rouge qui fait entendre le silence, qui fait écouter le temps — le reste du temps —. Au fond, l'histoire, cette histoire dévidée comme le fil du filet d'eau qui court dans les mousses et les lichens tantôt vif, tantôt paresseux, au fond cette histoire est étonnamment vide d'événements qui en animeraient le cours : même les variations du débit de l'eau sont trop insensibles, trop irrégulières, trop insignifiantes pour fournir la trame d'un récit. Histoire vide et cependant qui se grossit lentement, qui s'épaissit sourdement, qui s'alourdit sans hâte d'une attente de l'imprévu parfaitement prévisible de l'Événement du renversement. Où l'eau qui remplit le bambou est l'emblème de ce temps accumulé non en mémoire et en souvenirs (cette histoire-là — répétons-le — est tout à fait vide) mais en simple durée, un vieillissement à l'état pur qui n'altérerait pas un corps, qui ne troublerait pas une pensée ; non simplement du temps accumulé, thésaurisé comme cette eau qui pèse de plus en plus lourd dans le

bambou et l'appuie de plus en plus fermement à sa base de pierre. Cette histoire est vide, dévidée à la mesure d'un unique Événement qui advient nécessairement, un peu plus tôt, un peu plus tard, qui n'est Événement unique (c'est pourquoi je l'écris avec un E majuscule), que par la nécessité mécanique de son avenir ; par lequel tout le poids de durée accumulée, de durée vide et qui pourtant pèse de plus en plus lourd, par lequel tout ce poids, à cause de sa pesanteur et de son accroissement même, incessant, se consume en un instant et, en un instant, se vide et devient légèreté, se remplit de vide — l'Événement vidange — au point de décoller de sa base de pierre. Et c'est, bien sûr, *parce qu'il en décolle*, parce que ce qui était fond et base devient faite et sommet, le grave, léger, le bas, haut, que le bambou revient d'un coup à sa position antérieure, non sans avoir fait chanter la pierre et chanté lui-même un bref moment, à la faveur de ce vide qui le remplit.

Notez qu'en ce même moment, tous les contraires se rencontrent pour produire l'inverse de leurs effets, le vide remplit et le plein épuise ; le grave allège et le léger appesantit..., avant que tout retrouve, avec le temps et le fil de l'eau qui s'écoule dans le bambou, l'ordre paisible, mais vide, des causes et des effets. L'instant du retournement — renversement — reversement mérite donc méditation ; il mérite que la pensée s'attarde sur l'Événement de cette histoire, ne serait-ce que parce qu'il en est le seul. Mais il est toujours trop bref : à peine a-t-on commencé à penser que tout est déjà fini et que le fil du temps se dévide à nouveau. Aussi pour penser pleinement faut-il attendre le retour du même Événement qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, ne manquera de se re-produire, quitte à être de nouveau déçu de sa fuite, à ne saisir que l'écho minimal du choc du bambou sur la pierre rouge et poreuse. Ainsi dit-on mourût de contemplation, en 1672, Ishikawa Jôzan au fond de son jardin sur le banc de pierre se desséchant lentement dans les jours et nuits, sous le soleil et la pluie, sans que les serviteurs aient osé interrompre sa méditation devant le Sozu, le bambou à bascule que son intendant avait placé à la lisière de son domaine Shisendô pour écarter les sangliers et les daims. Mort, à vrai dire, non point d'une lente et progressive entrée dans le Néant des choses et des êtres. Bien au contraire : mort, je crois, d'avoir trop attendu et toujours rencontré l'Événement catastrophique toujours trop bref mais toujours répété et pour cela, insaisissable. N'est-ce pas de sa mort que daterait la fête des Joyeux Contraires Renversés où certains ont cru reconnaître des traits de notre carnaval ?

Un très ancien manuscrit raconte — paraît-il — l'histoire d'un peuple qui vivait sur le bord circulaire d'un immense lac, que venait alimenter l'eau d'un fleuve coulant d'une brèche ouverte dans la chaîne de montagnes qui bornait son horizon. Ce fleuve, selon l'antique cosmologie, prenait sa source dans le ciel, comme un don des

dieux. A la suite de je ne sais quel crime ou de quelque mystérieuse dégénérescence, ce peuple qui avait atteint un degré de puissance et de richesse inimaginable fut englouti dans une catastrophe, un déluge venu non du ciel, mais des profondeurs abyssales du lac. L'assemblée des Sages Poètes et des Secrets Ermites avait en effet remarqué que le niveau des eaux augmentait insensiblement mais régulièrement au long des siècles. Mais ils ne furent pas écoutés du Roi des rois, des princes et de sa cour. Mieux ou pire : ceux-ci en vinrent à falsifier année après année, siècle après siècle, le rapport chiffré du Haut Conseil des Eaux Calmes Terrestres. Une nuit où précisément, à cause de la chaleur, le fleuve du ciel ne coulait plus de sa brèche que par un mince filet, où les eaux du lac clapotaient à petites vaguelettes au ras des quais de marbre et des débarcadères d'onyx, où un poète-ermite contemplait les étoiles sur la courbure noire du ciel, soudain (nous donnons ici une traduction littérale du texte malgré ses incohérences) le lac se vida vers le ciel emportant avec lui la cité orgueilleuse et ses habitants. Seuls quelques-uns survécurent dont le poète-ermite auteur de cette histoire et de cette cosmologie. Il note qu'en un instant, il vit le ciel au fond du lac asséché, puis que dans un bruit assourdissant « plus fort que dix mille tonnerres », toutes les choses reprirent leur place, moins les hommes. Il ajoute que, d'après ses calculs et ceux de l'assemblée des Sages Poètes et des Secrets Ermites, un déluge semblable doit se produire tous les dix mille ans. Cette dernière remarque autorise quelques spéculations sur l'influence de Platon sur ce texte.

D'autres ont signalé que le bambou à bascule aux lisières des domaines sacrés pourrait bien être l'emblème réalisé ou le dispositif miniaturisé de cette fin du monde que l'oubli de son sens « métaphysique » consacrerait en petite machine pragmatique : un épouvantail à daims et à sangliers. Renseignements pris, daims et sangliers ont disparu depuis belle lurette. Et cependant le bambou à bascule continue de résonner sur le bord du ruisseau, auprès du jardin de sable, dans la villa du poète-ermite. Peut-être serait-il temps, en ce dernier siècle du millénaire, de dire non point ce qu'il reproduit — une catastrophe d'origine — mais ce qu'il annonce : le désastre de la fin.